Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 51 (1913)

Heft: 31

Artikel: Roulez!
Autor: M.-E.T.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-209710

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES CHANSONS DE NOS PÈRES

A mes lunettes.

C'est à vous, tristes lunettes, Que j'adresse ma chanson: La leçon que vous me faites Vient réveiller ma raison. Sur mon nez, quand je vous porte, Je sens mon cœur affligé. C'est l'écriteau sur ma porte Qui m'annonce mon congé.

A l'aspect de cette affiche Adieu l'empire amoureux; A grands pas l'amour déniche Avec les ris et les jeux. Bacchus, aux vieillards propice, Calme, il est vrai, leurs ennuis; Mais c'est vivre avec le suisse Ouand les maîtres sont partis.

Amour, qui rends la jeunesse Toujours heureuse avec toi, Pour consoler la vieillesse Que ne portes-tu la loi Qu'un officier honoraire A titre de vieux acteur, Aura le droit à Cythère De sièger comme amateur.

- « Pour les porteurs de lunettes Répond l'Amour en courroux,
- » Les Grâces ne sont point faites;
- » De mes droits je suis jaloux :» Tout galant à barbe grise
- » N'est plus qu'un vieux braconnier
- » Qui n'est bon sous la remise
- » Qu'à rabattre le gibier. »

Envoi (à un vieux militaire).

Toi, qui par ton caractère
Ta douceur et ton esprit,
A tout le monde sait plaire,
Sans humeur lis cet écrit.
En amour comme en morale
Il faut prendre son parti,
Le temps bat la générale
Tout marche et passe avec lui.

(Communiqué par Pierre d'Antan.)

La bonne mesure. — Les pompiers de "étaient en exercice. Oh! il y a longtemps de ça. Ils essayaient une pompe nouvelle que venait de leur accorder généreusement le Conseil général. Le feu n'avait qu'à se bien tenir.

La Municipalité, en corps, et toute la population du village assistaient à l'essai.

— Attention! crie le commandant. A la pompe!... Pompez!... six coups!

Les hommes exécutent la manœuvre et, dans leur ardeur, dépassent d'un « coup » le chiffre indigné

— Tonnerre de tonnerre! Etes-vous sourds? Je vous ai commandé: « Pompez... six coups! » et vous en pompez sept! Attention! Garde à vous, fixe!... A la pompe!... Ca y est?... Dépompez-moi le septième coup!

ON CRANO FREMADZO

A BRAM à Bouîplliat ètâi on compagnon que n'avâi pouàire ne dâi gâpion, ne dâi protiureu, ne dâi bregand. Rein ne l'èpouâirîve vo dio, et vo meinto pas, hormi la leinga de sa fenna, l'Abranetta Bouîplliat. Faut bin vo dere que po bin peindyâ, l'ètâi onna tota bin peindyâ. Breinnâve de ti lè côté quemet on fou d'oûtse. Ie pouâve cassâ la tita à son hommo on rîdo momeint, que stisse ein ètâi vegnâi quasu tot soriaud. Devessâi ître 'na leinga de tserpin; dein ti lè casse, l'ètâi rasserya âo tot fin.

Vaitcé dan on deçando que noutron poûro Abram mode po lo capitâla po alla veindre on par de fascene que l'avâi fé eintre fein et messon. L'a pardieu prau rîdo trovâ à lè veindre à n'on certain monsu de pè Lozena que l'avâi z'u ètâ missionnéro pè vè lè Zoulou et que l'ètâi revegnâ dein noutron paï. Desâi que, dein clli canton dâi Zoulou, lè dzein lâi fasant pas dau bon

fremâdzo et que cein l'avâi dègottà, l'è mîmameint por cein que l'avâi fotu lo camp. Et, du que l'ètài rarrevà, atsetâve li-mîmo son fremâdzo, et dâo tot bon, vo lo djuro, vè on certain Allemand qu'ein fabrequâve dau tot crâno.

Quand l'è qu'Abram à Bouîplliat l'a zu dètserdzî sè fascene, lo monsu missionnéro lâi fâ dinse que faillâi que vîgne tant que dedein po medzî on bocon et sè repètre dèvant de reparti. N'a faliu pas lo lâi dere dou coup et lo vaitce âo paîlo derra à ruppâ aprî lo pan et lo fremâdzo que lo monsu vegnâi justameint d'apportà dau martsî et qu'ètài oncora eintortolhî dein on journat. Vo pouâide peinsâ se lo trovâve bon, li que n'avâi rein accotoumâ que sa croûïe tomma que sè maillîve dèso lè deint sein sè trossâ. Ne medzîve pardieu pas dau pan et dau fremâdzo, mâ petoû dau fremâdzo et dau pan, que, ma fâi! lo poûro missionnéro ein ètâi tot vergognâo tant lo regrettâve.

Abram agalfàve, agalfàve, ein mettài quasu on quart de livra pè mooce qu'encora on part de tsaude et lo vîlhio pouàvo subyâ son fremàdzo. Quemet faillài-te fére po lo fére à arretâ? Tot dau coup lâi vint onn'idée:

— Accuta-vâi, que lài dit dinse, vo vu dere oquie: clli fremàdzo ie vint dâi canton dâi Zoulou. L'è bin bon, mâ, se on ein medze trau, vo z'einmourte la leinga que cein vo cope la parola et qu'on pâo pas redere on mot de grand teimps.

— Pas moïan! Ah! l'è on fremâdzo dinse. Eh bin! perdonnâ-mè bin, ma vu preindre lo resto po lo bailli à ma fenna que l'è la pe granta taboussa que lâi ausse.

Se laive, reintortolhie lo crotson dai lo papai, lo fot dein sa catsetta et s'ein va tot benaise, tandu que lo vilhio fasai 'na mena à fère veri dau laci. Marc a Louis.

La livraison de juillet de la Bibliothèque Universelle contient les articles suivants :

SELLE CONTIENT les articles SUIVAILS:

La grève des chemins de fer et les coalitions de fonctionnaires, par J. Stockmar. — La maison du sage. Nouvelle, par René Morax. — Suisses bors de Suisse. Jean Gaspard Schweizer, par Frédéric Barbey. — Hymne au passé. Poésie, par Adolphe Dulex. — Le Père George Tyrel, 1861-1909, par Marie Dutoit. — Un brave homme. Nouvelle, par Louis Lefebvre. — Au bord de l'eau, par Benjamin Vallotton. — Chroniques parisienne, italienne, russe, suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* : Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Cruelle logique.

Quand on pense à la mort, on est sûr de bien faire, Disait toujours madame Claire. Or hier, en y pensant, elle est morte, en effet... Son mari dit qu'elle a bien fait.

De la tête aux pieds. — Je ne comprends pas que tu portes perruque, ça me dégoûterait de mettre sur ma tête des cheveux d'une autre

personne.

— Oh! tu mets bien tes pieds dans des souliers en peau d'un autre veau!

ROULEZ!

E brave ami Beaupignol, de la 2 du 8, ayant eu de fâcheux démêlés avec les betteraves et autres chicorées amères, a renoncé à l'agriculture. Il a postulé un emploi aux Tramways lausannois. Son aplomp, sa jovialité, sa mine réjouie lui ont valu d'obtenir le grade de contrôleur. Un beau matin, coiffé d'une superbe casquette à galons d'argent, le rouleau aux tickets et la saeoche aux petits sous en bandoulière, il prend place à bord de la voiture nº 3274, ligne de ceinture.

Et surtout, lui recommande le chef de Dépôt, surveillez le trolley!

— Oh! pour ce qui s'agit du trolley, vous pouvez être tranquille. On se surveillera réciproquement l'un et l'autre. On est là! Allègre, la 3274 démarre. A grande allure, elle roule vers la gare centrale. Beaupignol est heureux. Tiel joli métier! Du haut de sa grandeur, il contemple d'un air dédaigneux les piétons. Quand même tout de même, faut-il êtrapia pour marcher comme ça à pied sur les routes!... Brusquement, la voiture stoppe. Des câbles dégringolent. Des éclairs jaillissent de

cherchent, avec de grands gestes échevelés, à conjurer le péril. Très calme, la bouche en cœur, Beaupignol

toutes parts. Effarés, aveuglés, les passants

attend la suite des événements.

Beaupignol. — Ça doit être l'arrêt facultatif!

Mais ties-ce qui z'ont tous à me regarder comme
ça. On dirait pardi qu'on a des cornes! (Avec
conviction). C'est pourtant pas le cas.

L'inspecteur. — Félicitations! Pour un début, c'est réussi! Pouviez donc pas faire attention à l'aiguille, s'pèce de taborgnau!

Beaupignol. — Taborgnau vous même! Faire attention à l'aiguille: Alo, pour qui me prenez vous? Je suis pas une couturière, moi!

Un Anglais. — Do you speak english, sir? Beaupignol. — Comment que vous dites? L'Anglais. — Do you speak english?

Beaupignol. — Tiesce qui baragouine enco celui-là? Montez toujou, citoyen, on veut assez s'arranger!

L'Anglais. - Stioupide!

Tant bien que mal, la 3274 arrive à St-François. Une jeune et poétique «entravée» s'insinue à l'intérieur.

Beaupignol. — Charrette si ça sent bon! On dirait du nénupha virgina, et authentique! Bien le bonjou, madame! Ça fait donc que comme ça vous partez en voyage?

La dame. — Ca vous intéresse donc, mon

Beaupignol. — Mon ami!!!! Ce que c'est pourtant que d'être robuste et intelligent. (Gracieux.) Dites-voi, madame, sans vous offenser, y aurait pas des fois moyen de vous accompagner? Vous êtes bichette comme tout. Moi je suis veuf... Alo, n'est-ce pas... que des fois comme qui dirait... Enfin, quoi, vous comprenez

La dame (amusée). — M'accompagner? Mais comment donc! Seulement, voilà, il faudrait demander la permission à mon mari. C'est ce monsieur qui fume un gros cigare, là devant sur la plateforme...

Beaupignol. — Ah! vous avez un mari! Tiel dommage!... Enfin voilà, qu'y faire? Evidemment que vous ne pouvez pas vous en débarrasser comme ça d'une minute à l'autre... Y faut prendre patience!

 $\it La\ dame\ (riant\ aux\ éclats.)$ — Est-il possible d'être aussi bête!

(Riponne. Marché. Chargées de leurs paniers, les ménagères s'élancent à l'assaut de la voiture.)

Beaupignol. — C'est bon! c'est bon! Quand vous aurez fini de me boustiuler! Y a rien qui presse! Si vous aviez pas tant batoillé, il y a longtemps que vous seriez chez vous! Ties-ce que vous avez là? Des pommes de terre! Quand on a tant de marchandises que ça, on prend une déménageuse. Que c'est déjà plein d'étrangers du dehors à l'intérieur!

Un voyageur. — Qu'est-ce que ce bâtiment, s'il vous plaît?

Beaupignot. — Ça, c'est le palais des Ruminants. C'est là qu'ils ont mis Charles-le-Téméraire à son retour de Sainte-Hélène.

Autre voyageur. — Signalbahn, gefälligst?
Beaupignol. — Un Allemand, å présent! Y
commencent à me la faire, ces lulus! D'abo,
vous, mettez-vous voi à l'alignement, su la
banquette. Et pis, ne cougnez pas tant, vous au-

tres. Y fait pardi assez chaud comme ça. Ti possible est-y permis! Tiel commerce! Tiel commerce! Enfin quoi! Allez, roulez!

La 3374 s'ébrante. Surpris par le brusque démarrage, Beaupignol s'étale au beau milieu d'un panier d'œufs.

La propriétaire du panier s'évanouit. Très amusé, Beaupignol rit aux éclats. Non sans peine, il réussit à se remettre d'aplomb.

Beaupignol. — Latielle! Latielle! Heureusement que c'était pas des tessons de bouteilles, pasque, ma foi!...

Les voyageurs se tordent.

* * *

Buanderie Haldimand. Beaupignol descend pour «faire le disque». Cependant qu'il s'attarde à manœuvrer l'appareil, la 3274 s'éloigne à grande vitesse, abandonnant à son sort le pauvre Beaupignol.

Beaupignol. — Comment? Partie! Y ne manquait plus que celle-là, par exemple! Si elle croit que je veux lui courir après! Avec un métier pareil qui faut savoi l'anglais, l'italien, l'allemand, être poli avec les dames, rendre la monnaie, surveiller les aiguilles, etceptera, on se ferait veni des cheveux blancs tout de suite! Rien de ça! La santé avant tout! D'ailleurs, dès le moment qu'elle fait le tour cirtiulaire, elle sera bien d'obligée de repasser par ici, c'te poison de voiture! En attendant, comme disait Napoléon Ier à la bataille de Morgarten: « Allons boire un verre! » M.-E. T.

Requête. — C'était au xvm° siècle. Lorsqu'on reprit, à Paris, la pièce intitulée: L'Orphelin de la Chine, le poète Lemierre, auteur de la Veuve du Malabar, autre pièce qui depuis longtemps n'avait pas été jouée, adressa aux comédiens ce quatrain:

Par vos délais, longs et sans fin, C'est assez me mettre à l'épreuve. Vous qui protégez l'orphelin, Ne ferez-vous rien pour la veuve?

Liquidation. — Un président de tribunal remettait une cause à huitaine.

L'avocat insistait pour qu'elle fût jugée de suite.

- De quoi s'agit-il donc ? demande le président.
- D'une pièce de vin.
- Oh! la cour peut, en effet, vider cela.

Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile.

— Une paysanne, dit-on, avait chargé son fils d'aller vendre au marché une pièce de toile.
Comme ce fils n'était pas très malin, elle lui dé-

fendit de la vendre à un grand parleur qui l'en-

jôlerait pour avoir la toile à bas prix.

Le benêt retint si bien sa leçon qu'il ne trouva point de marchand qui ne parlât trop, à son gré. Dès qu'on lui avait demandé: « Combien la toile? » et qu'il en avait énoncé le prix, si l'on répondait: « C'est trop! », il répliquait:

« Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile». Il revint donc chez lui sans avoir vendu sa toile. De là le proverbe: « Vous parlez trop, vous

n'aurez pas ma toile!».

Au débarcadère. — Une dame américaine, dernier chic et très élégante, est au débarcadère. Elle attend le bateau avec quelque impatience. Enfin, on voit poindre, dans la direction de Gènève, un panache de fumée.

La dame s'adressant alors au radeleur :

— Aôh! marinier, c'être bien là le bêteau de

- Aôn! marinier, c'être bien là le bêteau de Ginève?
 - Bien sûr que ce n'est pas un char de foin!

R. D. B.

» volume. »

Fruits illustrés.

Lorsqu'un fruit a acquis à peu près tout son développement, sa surface contracte, sous l'influence de la lumière, des colorations variées. Vient-on à le soustraire à cette action, il conservera sa couleur primitive; il est possible par suite de permettre à telle ou telle partie d'un fruit de conserver ou de perdre la coloration qu'elle présentait avant sa maturité.

Il suffit pour cela de coller, sur la partie que l'on veut soustraire à l'influence des rayons solaires, un morceau de papier dont on aura, à l'aide de ciseaux, frangé les bords de manière à ce qu'il s'applique exactement sur la surface qu'il doit recouvrir. Si ce fragment de papier a été préalablement découpé, la lumière, en pénétrant par ces intervalles, exercera son action habituelle, et les lettres, les dessins tracés en creux sur le papier se manifesteront, en teintes plus ou moins foncées, sur le reste de la surface peu impressionnée.

Bêtes et gens d'esprit.

Les gens d'esprit sont quelquefois bien bêtes, A dit certain rimeur, dans un certain écrit: Que les sots, pour cela, ne s'en fassent point fêtes, Car les bêtes jamais ne sont des gens d'esprit

LES FLEURS DE NOTRE JARDIN

Es yeux toujours tournés vers la France, dont le rayonnement intellectuel illumine le monde et qui est le berceau et le sanctuaire de la langue que nous parlons; éblouis par la renommée éclatante - un peu bruyante, parfois — des célébrités littéraires de ce grand pays, voisin et ami, nous autres d'ici sommes trop enclins à oublier qu'à côté de nous, vivant de notre vie, des poètes, aussi, qui sont de notre chair et de notre sang et qu'anime un amour ardent et éclairé pour la petite patrie romande, ont chanté, en des accents émus, tout ce qui nous est particulièrement cher; que leur lyre a vibré, au même souffle généreux ou puissant, qui, tour à tour, caressant ou cinglant la lyre des plus illustres d'entre les poètes, en a fait jaillir leurs inspirations les plus sublimes.

Plusieurs, hélas! sont déjà morts, de ces poètes de chez nous, qui n'ont pas ou presque pas connu la joie, si douce, d'être écoutés et loués par ceux qu'ils ont aimés avant tout autres et pour qui, surtout, ils ont chanté. A la mémoire de ceux-là, nous devons une pieuse revanche. Quant aux vivants, veillons à leur épargner l'amertume de notre coupable indifférence et à nous épargner à nous-mêmes de pénibles et tardifs regrets.

Apprenons à connaître nos poètes! Ce sera leur assurer l'affection et l'estime qu'ils ont sujet d'espérer de leurs compatriotes.

MM. Payot et Cie, libraires, à Lausanne, toujours en souci de satisfaire les désirs des lecteurs romands et de leur faciliter le moyen de bien connaître et de goûter nos auteurs nationaux, viennent de commencer la publication d'une collection réservée aux meilleurs poètes de la Suisse romande.

« L'initiative de MM. Payot et Cie est excellente, dit M. Henri Chenevard. Elle mérite un plein succès; et il faut souhaiter que l'accueil d'un public intelligent permette aux éditeurs lausannois de poursuivre jusqu'au bout, et dans de bonnes conditions, leur utile entreprise. Ils l'expliquent ainsi:

« Les poètes romands ont été très nombreux. » Quelques œuvres demeurent, les unes par la » perfection de la forme, les autres par la sincé» rité de l'inspiration. Le public lettré sera heure reux de pouvoir se procurer ces œuvres, pres» que toutes épuisées, en une collection élégamment imprimée et ne coûtant que 1 fr. 50 le

Jusqu'ici, quatre volumes ont paru: Aux vents de la vie, d'Henry Warnery; Le Livre de Thuté, de Louis Duchosal; La Coupe d'Onyx, d'Edouard Tavan, et les Poésies, d'Ernest Bussy. D'autres suivront sous peu.

« Les poètes, dit encore M. Chenevard, sont la beauté, qui élève des temples; ils sont l'amour, qui explique la vie; ils sont la foi, qui détruit la mort! Jadis on couronnait les poètes dans les fêtes publiques. Aujourd'hui l'on ne couronne plus, dans nos fêtes publiques, que des tireurs et des gymnastes. Quant aux poètes, on ne les lit pas, eux qui « sont à la société ce que le printemps est à la nature ». Il faudra être bien reconnaissant à MM. Payot s'ils réussissent, comme je l'espère, à secouer cette froide indifférence. »

C'est aussi notre espérance et nous engageons vivement les lecteurs du *Conteur* — dames et messieurs — à donner le bon exemple. Ils ne le regretteront pas.

A l'œil. — Un vieil avare, désirant s'attacher sa domestique, dont le salaire était des plus modestes, avait mis une ligne en sa faveur dans son testament : « Je lègue, écrit-il, à la bonne qui me fermera les yeux, 10,000 francs et ma maison de la rue du... ».

Lorsqu'il mourut, la domestique réclama son legs aux autres héritiers. Ceux-ci refusèrent, disant que le défunt étant borgne, la bonne n'avait pu lui fermer *les* yeux.

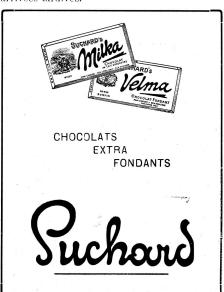
Comme Guillot. — M. X. est un ennemi du mensonge. Au nombre de ses connaissances est un menteur de profession, dont M. X. conteste naturellement tous les propos.

Un jour, le menteur annonce, par hasard, un fait certain. M. X. le conteste et veut parier.

Un témoin de l'entretien s'avance alors et dissuade M. X. de parier, attendu que le fait est absolument exact

— Mais alors, si le fait est vrai, pourquoi donc s'avise-t-il de le dire?

Le remède. — « Mais, mon directeur, faitesmoi donc cadeau d'une montre à répétition » disait une jolie actrice à son directeur qui lui reprochait de contrarier les répétitions par ses arrivées tardives.



Draps de Berne et milaines magnitiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressezvous à Walther Gygaz, fabricant à Bleienbach.

Redaction: Julien Monnet et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.